

Metro Boulot Kino: Le travail en question

Le documentaire subversif *Attention danger travail* a permis des échanges riches entre son réalisateur et le public durant le premier festival de l'association Metro Boulot Kino

memo

Le journaliste Pierre Carles, coréalisateur de *Attention danger travail*, documentaire édifiant sur le monde du travail

et sur ceux qui décident d'en sortir, était l'un des invités du festival Metro Boulot Kino à Genève le 11 avril dernier.

Malgré sa très bonne programmation, le premier festival Metro Boulot Kino a pâti d'un soleil estival le samedi 12 avril, jour où trois films sur le monde du travail étaient projetés au Cinélux à Genève en présence de leurs réalisateurs, mais de très peu de spectateurs. «La météo ne nous a pas aidés, mais il y a aussi, de manière générale, une vraie difficulté à mobiliser sur la thématique du travail», relève Viviane Gonik, coordinatrice de l'événement et des projections qui ont lieu tout au long de l'année. Vendredi soir, par contre, une soixantaine de personnes étaient présentes pour la projection de *Attention danger travail*, le documentaire du journaliste français Pierre Carles. Un film datant de 2003, truffé d'archives, et cependant toujours d'actualité. Un documentaire subversif qui remet en question la notion même de travail. En marge du discours productiviste du modèle néolibéral et face à la précarisation des conditions de travail, le film donne la parole aux «chômeurs heureux». Des prises de position radicales renforcées par un monde du travail

déshumanisé, entre le travail dans un call-center – où les contrats signés font l'objet d'un concours entre employés – et la politique de recrutement dans un fast-food durant lequel un petit manager applique les directives avec zèle, allant jusqu'à donner les mesures, au centimètre près, des cheveux pouvant dépasser de la casquette professionnelle. Plus loin, c'est un ouvrier de Peugeot qui parle de ses souffrances à l'usine, de la chaîne qui annihile l'être humain.

Après la projection, Pierre Carles a répondu aux questions avisées du public. En substance, en voici quelques-unes...

questions réponses

Qu'est-ce qui a changé depuis la sortie de votre film en 2003?

Les conditions de travail continuent de se dégrader et, parallèlement, la répression contre les réfractaires au salariat a beaucoup augmenté en France. Je pense qu'aujourd'hui les déserteurs économiques n'accepteraient plus d'apparaître à visage découvert, par peur de ne plus toucher leur indemnité chômage ou leur RSA (le revenu de solidarité active, d'un montant de 500 euros environ pour un célibataire, est l'équivalent du revenu d'insertion en Suisse, *ndlr*). Sinon, le discours dominant reste le même: aller travailler, pour consommer, pour être heureux... Dans mon film *Volem rien foutre al país*, je vais un peu plus loin en montrant des gens qui refusent le salariat et proposent de vivre autrement, notamment avec un retour à la terre, dans une démarche d'autoconstruction et d'autosuffisance



Pierre Carles.

alimentaire. Après nos deux documentaires, Stéphane Goxe, coréalisateur avec Christophe Coello, a d'ailleurs choisi ce mode de vie.

Qui sont ces déserteurs du monde du travail?

Ce sont souvent des militants, des personnes avec un fort capital culturel, qui leur permet, malgré leur pauvreté, de vivre bien. Il ne suffit pas d'avoir la volonté pour s'extraire du salariat. C'est la faiblesse du film qui ne questionne pas cet aspect et donne l'illusion que nous en sommes tous capables. Or, nous ne sommes pas égaux. Pour beaucoup de gens, le sentiment de honte serait trop fort. Pour une femme, c'est aussi plus difficile de quitter le salariat car, historiquement, le travail représente une émancipation.

Pourquoi votre film n'a-t-il jamais été diffusé à la télévision?

La réponse des chaînes de télévision est toujours la même: le film n'est pas équilibré, et donc pas démocratique, car il ne donne pas assez la parole aux tenants de la croissance. Or, face à des dogmes hégémoniques, face aux discours du patronat, que tout le monde a en tête, j'estime que ce



Le Cinélux, théâtre de films engagés...

n'est pas nécessaire. J'aime donner le point de vue de ceux en marge, qu'on n'entend jamais. Dans les années 1960 et 1970, des fictions – telles que *La salamandre* de Alain Tanner ou *L'an 01* (réalisé par Jacques Doillon, Gédé, Alain Resnais et Jean Rouch) – questionnaient le salariat. Or, depuis la crise de 1974, si les médias parlent de la souffrance au travail, la remise en cause du salariat est inconcevable. On ne questionne plus le boulot proposé. L'important est d'en avoir un, quel qu'il soit.

Les mouvements syndicaux ne participent-ils pas à ce système?

Non, je pense que ce film n'est pas incompatible avec les démarches syndicales. La lutte collective reste une possibilité de creuser des tran-

chées dans cette guerre économique. Le syndicalisme permet de résister aux aggravations salariales. Chez les déserteurs économiques, il n'y a aucun mépris de l'action syndicale. Mais je sais qu'en 2003, à la sortie du film, des syndicalistes étaient énervés contre le film. A mon avis, l'un n'empêche pas l'autre.

Propos recueillis par Aline Andrey

Plus d'informations sur: www.rienfoutre.org
Prochaine projection de Metro Boulot Kino au Cinélux à Genève (8, boulevard St-Georges), le 27 mai à 18h30: L'affaire Josey Aimes, film réalisé par Niki Caro, suivi d'une discussion sur le harcèlement sexuel au travail. (www.metroboulotkino.ch)